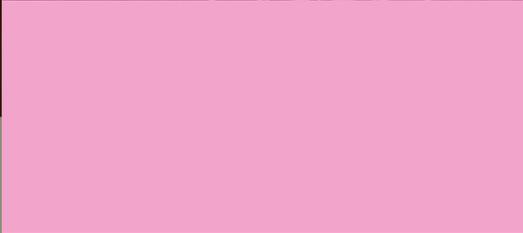


spirito
-



**REVUE DE PRESSE
SPIRITO AU FESTIVAL BERLIOZ
ÉTÉ 2025**

Votre été En Isère

Festival Berlioz

La Côte Saint-André

Thibaut Louppe: « Le Requiem de Berlioz, cathédrale sonore »

Le chœur Spirito se produit dans l'intégrale des *Mémoires* qui ont commencé vendredi 22 août à l'église Saint-André, pour s'achever le mercredi 27 août. On le retrouvera aussi le 29 août au château Louis XI dans le *Requiem* avec l'orchestre Appassionato. Nous avons rencontré son chef, Thibaut Louppe.

mais aussi des balades et romances. Le festival nous offre enfin l'opportunité de travailler avec Mathieu Herzog pour le *Requiem* et de côtoyer des chefs uniques. »

Vous avez succédé à Nicole Corti en janvier 2025. Qu'avez-vous appris d'elle ?

« Cela fait une quinzaine d'années que je travaillais avec Nicole Corti. Cela a toujours été une chance car elle est d'une intransigeance artistique, d'une élégance musicale et elle a toujours travaillé avec les chanteurs sur une profondeur et une authenticité de l'acte musical. Elle a aussi réussi à cultiver un son avec Spirito, ce qui nous permet de travailler sur une esthétique toujours différente et renouvelée. La succession s'est bien déroulée, préparée deux ans en amont avec un an de transition en 2024. »

Vous vous produisez donc à l'église dans les *Mémoires* de Berlioz. Que pouvez-vous nous en dire ?

« Elles ont demandé un gros travail en amont. Berlioz a fixé plusieurs cycles mais aussi beaucoup de pièces isolées qui nous permettent de met-



Thibaut Louppe est à la tête du chœur Spirito qui se produit dans les *Mémoires* jusqu'à mercredi prochain et dans le *Requiem*. Photo Le DL/Blandine Soulage

tre en relief l'ensemble de ces mélodies. On a aussi travaillé sur le détail du texte et l'intensité du mot avec Berlioz et sur la fusion entre le mot et la musique. Les mélodies jouées au piano nous permettent aussi de travailler sur l'intimité du moment. L'église devient un acteur du concert avec une forme d'élégance, de légèreté,

jeune chœur symphonique et le jeune chœur d'Auvergne, la maîtrise de la cathédrale de Lyon et des chœurs amateurs. Nous travaillons ce programme depuis le mois de mai dernier et tout de suite nous nous sommes rendu compte qu'il s'agit d'une œuvre très difficile et exigeante vocalement. Nous avons donc commencé les répétitions en travaillant sur les problèmes techniques en accentuant toutes les difficultés physiques. Au-delà, il s'agissait de comprendre l'œuvre musicale et sa dramaturgie et donc de donner aux chanteurs une vision théâtrale et grandiose de la liturgie de la mort. À la fin, on comprend que cette masse chorale exprime le spirituel, l'espoir et parfois aussi la terreur. Mon rôle est de guider le chœur afin de s'approprier cette dimension expressive et incarner le

texte. L'idée, c'est de travailler vraiment la fusion avec Mathieu Herzog et son orchestre pour mettre en évidence cette cathédrale sonore, l'une des œuvres les plus magistrales avec le *Te Deum* et qui demande d'arriver devant elle avec humilité. »

Spirito sera aussi partie prenante du *Requiem* avec l'orchestre Appassionato ?

« Oui. On sera dans le grandiose. Le *Requiem* va être chanté par 110 à 120 chanteurs avec des chœurs associés : le

● **Propos recueillis par Georges Aubry**

Les mélodies de Berlioz à La Côte-Saint-André

Anne-Lise Polchlopek et Eléonore Pancrazi ont fait forte impression lors du festival isérois consacré au compositeur

MUSIQUE

LA CÔTE-SAINT-ANDRÉ (ISÈRE)

Le Festival Berlioz, qui se déroule jusqu'au dimanche 31 août à La Côte-Saint-André (Isère), ville natale du compositeur (1803-1869), invite cette année à découvrir un pan méconnu de la production du musicien avec l'exécution, en première mondiale, de l'intégralité de ses mélodies. La programmation en a été confiée à Thibaut Louppe, chef du chœur Spirito, formation qui participera, les mardi 26 et mercredi 27 août, aux deux derniers des quatre concerts consacrés à cette entreprise à la fois périlleuse (une même mélodie ayant parfois été destinée à trois effectifs différents) et labyrinthique.

Les difficultés d'une telle reconstitution apparaissent dès le début du premier concert de la série, donné, vendredi 22 août, en milieu d'après-midi dans l'église de La Côte-Saint-André. *Fleurs des Landes*, recueil publié en 1850, ouvre le programme. On y découvre d'abord une romance, *Le Matin*, joyeusement « roucolée » par Anne-Lise Polchlopek qui passe ensuite à l'évocation très prenante d'un *Petit oiseau* qui a déjà eu les honneurs de la mélodie précédente (même poème). *Le Trébuchet*, pièce centrale de ce lot de cinq unités, mobilise un duo de chanteuses dans le registre du scherzo. La soprano Maud Bessard-Morandas, au timbre homogène mais un peu étroit, s'y produit dans une belle complicité avec la mezzo-soprano à la voix très riche. Elle possède un don du récit qui va s'avérer précieux pour maintenir l'intérêt à l'écoute de pages aussi conventionnelles que *Le Jeune Pâtre breton* et le *Chant des Bretons*. Les mélodies qui succèdent à ces *Fleurs des Landes* réunies de manière très artificielle révèlent les limites d'Hector Berlioz dans un genre dont Franz Schubert, par exemple, a su contourner les écueils (forme strophique, ritournelle du piano, imagerie simpliste).

Hélène (1829), ballade anecdotique à deux voix, *Le Montagnard exilé* (1823), élégie interminable, et *Pleure pauvre Colette* (1822) s'apparentent à des chansonnettes (rustiques) qui veulent se donner

des grands airs (d'opéra). L'objectif est tout autre avec *Le Roi de Thulé* (1828), « chanson gothique » qui fait basculer le concert dans une autre dimension. Anne-Lise Polchlopek y trouve un terrain propice au déploiement de toutes les qualités qu'elle a récemment révélées dans un disque d'anthologie. Et le piano, très lointain jusque-là, d'Hervé Billaut justifie sa présence à la façon d'un souffleur de théâtre qui glisserait discrètement dans l'oreille de la soliste les premières notes de son chant.

Une Carmen « nature »

Dès lors, on n'aura droit qu'à des moments d'exception. En solo, *La Captive* (1832), avec toute la palette d'une mezzo voluptueuse, puis, en duo, *La Mort d'Ophélie* (1842), d'une puissante théâtralité, et *Sara la baigneuse* (1834), saynète coquine que Maud Bessard-Morandas conclut avec un malicieux clin d'œil à l'adresse du public. Lequel reprendra en chœur, avec les solistes, le refrain d'un bis de circonstance : *Plaisir d'amour*.

Le soir, au château Louis XI, des mélodies de Berlioz sont encore à

l'affiche du concert. Après un frémissement lever de rideau, *Réverie et caprice*, pour violon et orchestre, que Stéphanie-Marie Degand, cumulant les fonctions de soliste et de cheffe, restitue avec beaucoup de caractère, il ne s'agira plus de pages oubliées, mais d'un cycle majeur de l'époque romantique, *Nuits d'été* (1841), composé sur des poèmes de Théophile Gautier (1811-1872). Bien que le ténor Kévin Amiel en interprète avec goût plusieurs volets (*Villanelle*, *Sur les lagunes*, *Absence*), c'est encore une mezzo-soprano, Eléonore Pancrazi, âgée de 35 ans, comme Anne-Lise Polchlopek, qui fait forte impression. Dans *Le Spectre de la rose*, accompagné par un orchestre – le Jeune Orchestre européen Hector Berlioz-Isère (JOEHB) – qui a l'épaisseur d'un pétale et surtout dans *Au cimetière*, où elle ne se contente pas de chanter avec esprit. Désincarnée, tout en ondes pures, elle est l'esprit du chant.

Après l'entracte, place à *Carmen* ; un digest d'environ une heure de l'opéra de Georges Bizet créé il y a cent cinquante ans. Eléonore Pancrazi ne joue pas un rôle, mais

semble utiliser les armes de la Gitane pour son propre compte. Elle commence la célèbre *Habanera* sur la scène et la poursuit dans la salle où, sous les exclamations du public amusé, l'Ajacienne fait des ravages. « *Carmen* » Pancrazi campe une femme d'aujourd'hui, « nature » jusqu'au bout d'un avant-bras tatoué façon triade chinoise ou clan corse. Son José, Kévin Amiel (excellent comédien), ne dégage pas la même vérité. Ce qui ne l'empêche pas de briller sur le plan vocal.

Sensible aux multiples inflexions de cette Carmen qui ne fait pas semblant, Stéphanie-Marie Degand obtient du JOEHB des volumes de grande ampleur (tutti spectaculaires) et des volutes finement décoratives (joyeux babil du piccolo) qui confirment qu'en cette journée de tous les défis (exhumation des mélodies, « battle » lyrique entre Berlioz et Bizet) la jeunesse a permis au festival d'atteindre des sommets. ■

PIERRE GERVAISONI

Festival Berlioz, La Côte-Saint-André (Isère), jusqu'au 31 août.

**Festival
Berlioz**

La Côte-Saint-André

Le *Requiem* de Berlioz, une « impression foudroyante »

Gigantisme, inventivité, génie de l'orchestration résumant ce que représente le *Requiem* de Berlioz. Ce vendredi 29 août à 21 heures au château Louis XI il sera dirigé par Mathieu Herzog à la tête de l'orchestre Appassionato avec le chœur Spirito et Kévin Amiel.

C'est un monument de l'œuvre berliozienne qui sera interprétée ce vendredi 29 août au château Louis XI à 21 heures. Le *Requiem* de Berlioz n'avait pas été joué depuis 2018 et cette fois, c'est l'orchestre Appassionato dirigé par Mathieu Herzog qui sera à la manœuvre avec 120 choristes (dont le chœur Spirito), emmenés par Thibaut Louppe et le ténor Kévin Amiel. Les festivaliers présents vendredi dernier se souviennent encore de sa prestation aux côtés d'Éléonore Pancrazi dans les *Nuits d'été* et dans *Carmen*.

Le *Requiem*, ou plus exactement la *Grande Messe des morts*, composé pour l'anniversaire de la Révolution de 1830 et la mémoire du maréchal Mortier, mort au cours de l'attentat de Fieschi, est un

chef-d'œuvre et l'éclatante démonstration du génie de Berlioz en matière de gigantisme et d'orchestration. Le compositeur invente en effet, pour convoquer le spectaculaire, des effectifs impressionnants, et surtout cet « inventeur », pour en revenir aux mots du chef Daniel Kawka, invente justement la quadriphonie. Pour permettre une spatialisation alors inédite du son, Berlioz installe quatre groupes de cuivres répartis aux angles de l'orchestre principal. Ils éclatent d'abord tous ensemble, puis s'interpellent, se répondent à distance par des entrées successives. Sans compter les huit paires de timbales, les quatre tam-tam et le reste : 50 violons, 20 altos, 20 violoncelles, 18 contrebasses, un nombre impressionnant de bois (jusqu'à 8 bassons) qui s'ajoute à celui des cuivres (dont 12 cors), 220 choristes qu'il est possible de doubler ou tripler.

« Une horrible grandeur »

Pour composer cette *Grande Messe des morts* qui sera jouée aux Invalides, Berlioz se montre d'une audace in-



Mathieu Herzog et Appassionato en 2024 au festival (avec la mezzo Isabelle Druet).
Photo archives Le DL/Jean-Baptiste Bornier

ouïe. Bien sûr, il sait qu'il est en train de réaliser ce que nul autre compositeur n'a pensé et réussi avant lui. Il évoquera lui-même « des moyens exceptionnels et formidables [...] employés dans des proportions et des combinaisons que nul n'avait tentées ». « J'étais nécessairement tenu d'avoir un grand succès ; un effet médiocre m'eût été fatal, à plus forte raison un mauvais effet m'eût-il anéan-

ti », écrira-t-il plus tard. Sa crainte ultime était de voir son « terrible cataclysme musical » produire « une immense et effroyable cacophonie ». On imagine bien le travail réalisé par Mathieu Herzog et son orchestre, par Thibaut Louppe, du côté des chœurs, mais aussi par Kévin Amiel pour faire tenir et résonner l'architecture de cette œuvre que le directeur du chœur Spirito a qualifiée, dans l'en-

tretien publié dans *Le Dauphiné libéré* le samedi 23 août, de « cathédrale sonore ». Berlioz, lui, parlait d'une « horrible grandeur ». Et de fait, lors de sa création le 5 décembre 1837, le *Requiem*, également plein de trouvailles et de finesse, marqua fortement les esprits. « C'est un succès qui me popularise, c'était le grand point ; l'impression a été foudroyante sur les êtres de sentiments et d'habitudes les plus opposés », écrira Berlioz, très fier d'avoir réussi, à Humbert Ferrand, traducteur avec lequel il développa une amitié épistolaire.

Fresque musicale grandiose, cette œuvre hors norme qui nous transporte de l'enfer au purgatoire puis au ciel, s'imposait évidemment lors de cette édition 2025 du festival dont le thème est « À la vie, à la mort ». Berlioz a aussi conservé toute sa vie une tendresse particulière pour le *Requiem* : « Si j'étais menacé de voir brûler mon œuvre entière, moins une partition, c'est pour la *Messe des morts*, a-t-il écrit.

● **Georges Aubry**
Concert vendredi 29 août à 21 heures au château Louis XI.
Tarifs : de 1 à 65 € selon l'âge.

BERLIOZ, Les mélodies (3 / 4) - La Côte Saint-André



Le romantisme à l'état pur

Si les *Nuits d'été* restent les mélodies les plus connues de Berlioz, son catalogue compte en réalité une cinquantaine de pièces pour voix, avec accompagnement de piano ou orchestrées, composées tout au long de sa vie, et toutes d'une grande qualité d'invention. Ce qui conduit à s'interroger sur leur rareté dans les programmes de nos salles comme des enregistrements (*) qui nous sont offerts.

Composé tout au long de sa vie, le riche corpus des mélodies de Berlioz est disparate, puisqu'il va de la romance pour voix et piano (ou guitare, ou harpe) au grand chœur avec orchestre, plus proche de la cantate ou de la scène lyrique. Le Festival 2025 de La Côte Saint-André, en première mondiale, en propose l'intégralité en quatre concerts, à l'église. La réalisation en a été confiée à Thibaut Louppe, qui a succédé à Nicole Corti à la tête du chœur lyonnais *Spirito*. Mathias Vidal, familier de nos scènes lyriques, du baroque au contemporain, et le pianiste Guillaume Coppola en sont les autres artisans, essentiels. Nous n'aurons écouté que le troisième volet des quatre programmés, et le regrettons d'autant plus. La nef et les bas-côtés sont comblés d'un public avide de découvertes, concentré et réceptif. Le programme d'aujourd'hui nous offre cinq mélodies avant les neuf du premier recueil, intitulé « Irlande », ou « Mélodies irlandaises », inspiré par des poèmes de Thomas Moore, traduits en français. Il fera alterner les mélodies pour ténor seul et piano, avec des pièces renouvelant les dispositifs qu'impose le compositeur (chœur mixte, d'hommes, de 3 à 6 voix, avec ou sans ténor solo). Si on oublie le caractère strophique dont use (et abuse ?) Berlioz, qui a pour mérite de rendre la mélodie familière à l'auditeur, nulle lassitude tant l'intérêt se renouvelle au fil des pièces, que l'on n'énumérera pas, si diverses, dans des tonalités éloignées, et des tempi changeants.

Avec bonheur, Mathias Vidal, s'empare à bras le corps de ce répertoire si loin de son tropisme baroque. Sa qualité de diction, exemplaire et son engagement expressif donnent la mesure d'un romantisme vrai, y compris dans ses excès dynamiques. Si chacune de ses interventions est un bonheur, nous retiendrons plus particulièrement *Hélène*, aux 6 couplets savoureux de la ballade archaïsante, *La belle voyageuse*, que Berlioz déclina sous de multiples versions, *Adieu Betty*, pour sa force expressive, et *Elégie*, enfiévrée, avec un piano superbe et complice.

Le chœur de chambre *Spirito* est idéal dans ce répertoire, fort de ses vingt chanteurs dont certains tiendront des parties de solistes (*Amitié, reprends ton empire*). Les hommes, souvent sollicités en formation orphéonique, s'y montrent vigoureux, puissants et d'une unité rare. Le *Chant guerrier* fait forte impression. La *Chanson à boire* si loin de nos traditionnelles chansons bachiques et le *Chant sacré*, auquel les six voix confèrent la plénitude, les deux ponctués par les récitatifs du soliste, sont exemplaires. Mais c'est encore *le Ballet des Ombres*, de 1829, entendu auparavant, qui impressionne le plus, par son caractère fantastique (« la sombre horreur de la nuit »), illustré par ses chromatismes et les inflexions du chœur (Hou !... Ha !...). Bien avant *la Nuit de Walpurgis* de Mendelssohn, Berlioz trouve l'essence même du romantisme le plus fort.

Aux applaudissements fournis d'un public conquis, répond, en bis, le populaire et bienvenu « Plaisir d'amour », de Jean Paul Egide Martini, harmonisé par Berlioz en 1859.

Mélodies en intimité chorale au Festival Berlioz

Le 29/08/2025 | Par Alexandre Valette

Le Festival Berlioz propose une intégrale des mélodies de ce compositeur, en quatre concerts à l'église de La Côte-Saint-André avec le Chœur Spirito sous la direction de leur nouveau chef, Thibaut Louppe. La deuxième moitié réunit Mathias Vidal, Florent Karrer et le pianiste Guillaume Coppola dans une atmosphère recueillie, où la simplicité scénique met en valeur le répertoire et ses exigences vocales.

L'église se drape d'une lumière bleue Klein. Le piano à queue, à peine ouvert, signe l'esthétique retenue de ces récitals. L'accompagnement se fait feutré, d'une légèreté digitale calibrée par Guillaume Coppola. Celui-ci veille à ne jamais couvrir les voix, se mettant en retrait lorsque nécessaire, suivant la ligne vocale avec une précision fluide, jusqu'à en épouser le phrasé du bout des lèvres. Le toucher est doux, les transitions souples, les contrastes soignés.



Chœur Spirito (© Festival Berlioz - Bruno Moussier)

Le Chœur Spirito offre des moments d'homogénéité émouvants et conserve un sincère investissement, avec une attention réelle portée à la diction et à la cohésion des pupitres. Cependant, quelques attaques manquent de synchronisation et certaines envolées laissent entrevoir une difficulté à maintenir l'équilibre collectif. Les dynamiques ascendantes sont certes exigeantes, elles entraînent parfois des *crescendi* mal dosés. La direction de Thibaut Louppe reste volontairement discrète, concentrée au niveau du buste, cherchant l'efficacité, la clarté, le lien.



Thibaut Louppe (© Festival Berlioz - Bruno Moussier)

Le cycle voit se succéder deux solistes. Le contact de Mathias Vidal avec le public apparaît malheureusement d'emblée distendu : la tête dans la partition ferme la posture et désengage le regard. La voix néanmoins est pleine, colorée, traversée d'un vibrato puissant (un peu trop même au début), mais le répertoire semble imposer une tension de corps et une restriction de gestes pour l'artiste qui remplace certes Kevin Amiel. Certaines attaques dans les aigus manquent de justesse, les nuances fortes sont en force, quoique les contrastes dynamiques restent en surface. Pourtant, le timbre déploie des qualités évidentes, notamment lorsque la projection devient plus ample, les aigus plus placés et les lignes plus ouvertes.



Mathias Vidal (© Festival Berlioz - Bruno Moussier)

Florent Karrer se distingue par une ligne vocale sobre, délicate, portée par une voix ronde, posée, et une diction claire. Il veille à ne jamais empiéter sur les autres voix ou le chœur, et sa projection naturelle remplit facilement l'espace sans excès. Son interprétation est tout en nuance, attentive, sans jamais verser dans la démonstration.



Chœur Spirito (© Festival Berlioz - Bruno Moussier)

La lumière bleue, les volumes restreints, l'intimité du lieu, la rareté des œuvres : tout concourt à installer une atmosphère singulière. Le public, attentif et respectueux, semble goûter cette rareté avec gratitude et se voit invité à chanter lors du "Plaisir d'amour" en bis l'avant-dernier soir. Mais la salle préfère savourer la couleur tendre du chœur. Le lendemain, "Con te partirò" conclut le projet comme un au revoir, moment suspendu qui scelle avec émotion ce cycle consacré à Berlioz. Les applaudissements sont chaleureux, nourris, portés par la conscience d'avoir assisté à un moment du répertoire vocal français.



Le Requiem de Berlioz par Mathieu Herzog : A la Mort !

Sommet funèbre du Festival Berlioz 2025 intitulé *À la vie ! À la mort !*, le Requiem de l'enfant de La Côte Saint-André fait son retour au pays dans l'interprétation puissante de [Mathieu Herzog](#).

Événement du festival 2025, la première mondiale d'une intégrale des *Mélodies* de Berlioz nécessitait (comme le *Ring* à Bayreuth !) une présence de six jours dans la ville natale de Berlioz. Autre sommet, le retour du *Requiem* à La Côte. L'opus qui aurait dû commémorer la Révolution de 1830, celui pour lequel Berlioz aurait demandé « grâce » en cas d'autodafé de tout son oeuvre, couronne une 32e édition sous l'égide jusqu'au-boutiste d'un compositeur déjà effaré en son temps (soit deux siècles avant l'avènement de l'IA) par « l'abnégation honteuse de notre intelligence », comme par l'interdiction de l'euthanasie. Bruno Messina rappelle ainsi combien la grande modernité du grand Hector (judicieusement rhabillé pour l'hiver sur l'affiche 2025 d'atours très contemporains) ne fut pas que musicale.

La vie, la mort : deux notions forcées plus que jamais à la cohabitation par une actualité délétère extra muros. Intra muros, c'est aux chefs berlioziens [subitement disparus](#) (chacun à sa façon) d'un festival qui avait si bien su les fidéliser, que l'on ne peut s'empêcher de penser à l'orée du concert, et notamment au plus berliozien d'entre eux, François-Xavier Roth, dont l'interprétation du *Requiem* en 2018 reste une des heures de gloire du festival. C'est à ce deuil a priori impossible qu'en reprenant la baguette ainsi laissée là, [Mathieu Herzog](#) va devoir s'atteler corps et âme : faire d'un hymne à la mort un hymne à la vie. Ce qu'on pressent dès les premières mesures d'un *Dies Irae* pris avec allant. Dès le début on devine aussi que le chant ne sera pas un instant écrasé par l'orchestre : toutes les voix (hommes très affirmés, très articulés, femmes irradiantes) sont propulsées au plus haut d'un geste qui semble embrasser un univers préfigurant la symphonie mahlérienne *des Mille*. Les baskets blanches de [Mathieu Herzog](#) s'affranchissent elles aussi littéralement de la pesanteur terrestre par des élans venant rappeler que la performance est aussi sportive.

Le *Requiem* est de ces oeuvres auxquelles même la meilleure version discographique n'est en mesure de rendre son plein impact physique, avec ses orchestres de cuivres antiphoniques exilés aux quatre coins de la salle et ses seize timbales se faisant face de cour à jardin. L'effectif berliozien de la création (447 musiciens) appartient à une époque révolue : s'appuyant sur « le nombre relatif » de participants visé par Berlioz à même la partition, le festival n'a pas fait les choses à moitié pour donner la mesure des déflagrations de pur effroi d'une oeuvre qui, comme on le sait, comporte au moins autant de numéros intimistes, et même un a cappella (le si consolatoire *Quaerens me*, sonnante dans la cour du Château Louis XI comme les *Vêpres* de Rachmaninov). Après Les Siècles, c'est au tour de l'orchestre [Appassionato](#) (dix ans d'âge déjà), dont la quarantaine d'instrumentistes a été considérablement étoffée, et de cinq chœurs (Spirito, Jeune Choeur symphonique de Lyon, Jeune choeur d'Auvergne, Maîtrise de petits chanteurs de la cathédrale de Lyon, Chanteurs amateurs de la région Auvergne-Rhône-Alpes : soit une bonne centaine de chanteurs) de gravir l'Everest musical de Berlioz. Il faudra attendre les saluts pour faire connaissance de visu avec la totalité du pupitre des cuivres, le plateau, presque surpeuplé, n'étant autorisé qu'aux seuls cors et, plus loin, à deux tubas.

Festival Berlioz 2025 « À la vie, à la mort ! » : Berlioz célébré en contrastes

Le 3 septembre 2025 par Victoria Okada

L'édition 2025 du Festival Berlioz (21-31 août) s'est achevée sur un succès record : plus de 28 000 spectateurs, soit une hausse de plus de 40 %, alors même que la

durée de la manifestation avait été réduite. Placée sous le thème « À la vie, à la mort ! », cette édition a, une fois encore, joué sur les contrastes, mêlant grandeur et intimité.



Requiem : voyons la chose grande

Le goût du gigantisme et de la spatialisation sonore cher à Berlioz a toujours été pleinement assumé par le Festival. On se souvient des deux cloches, coulées en 2013 pour la *Symphonie fantastique*, ou encore du cheval de Troie inauguré en 2019 pour *Les Troyens*. Ces emblèmes veillent aujourd'hui sur l'entrée du Château Louis XI, lieu des concerts du soir.

Le 29 août, c'est le *Requiem* ou *Grande messe des morts* qui a pris possession de l'espace. Quelque 120 choristes venus de cinq chœurs — Spirito, le Jeune Chœur Symphonique de Lyon, le Jeune Chœur d'Auvergne, la Maîtrise des petits chanteurs de la cathédrale de Lyon et plusieurs chœurs amateurs de la région Auvergne-Rhône-Alpes — rejoignent un orchestre tout aussi fourni. Pour l'occasion, l'ensemble mozartien Appassionato était considérablement renforcé, notamment avec six timbaliers, cinq cymbalistes et quatre groupes de cuivres disposés aux quatre coins de la salle.

Diriger une telle armée de musiciens exige une baguette à la fois précise et dynamique : Mathieu Herzog s'y est employé avec une énergie tantôt communicative, tantôt explosive. Pour un rassemblement de formations différentes, le chœur impressionne par leur homogénéité, notamment dans le « *Quaerens me* » et l'« *Hostias* ». Les cuivres, malgré quelques décalages inévitables dus à la disposition spatiale, ont offert un éclat saisissant dans le « *Dies irae* », dramatique à souhait. Le « *Lacrimosa* », dans une surprenante écriture théâtrale, a marqué l'auditoire par la force des cuivres et des percussions. Dans le « *Sanctus* », le ténor Kevin Amiel a séduit par la luminosité de son timbre, malgré des aigus quelque peu serrés. Tout au long de la soirée, la rondeur des cordes a apporté une suavité en magnifique constance face à la flamboyance de l'ensemble. Voilà une performance grandiose, fidèle à la vision monumentale de Berlioz.

Victoria Okada

Crédit photographique : Festival Berlioz-Bruno Moussier

Les mélodieuses chansons de Berlioz

Parmi les grands moments de la seconde semaine du Festival Berlioz 2025, une intégrale de mélodies en apothéose, un *Requiem* à réveiller les morts et une *Symphonie fantastique* plus shakespearienne que jamais.

Le chœur *Spirito*, dirigé par Thibaut Louppe, est la star des deux derniers épisodes consacrés à l'intégrale des mélodies de Berlioz, avec le ténor Mathias Vidal remplaçant Kevin Amiel. De cette succession de rares perles chorales, l'*Apothéose* extraite de la *Symphonie funèbre* aurait enfin satisfait le compositeur : sonore et recueilli, l'héroïsme retenu du chœur *Spirito* s'affirme aussi dans le puissant *Ballet des ombres*. L'émotion touchante du *Chant des chemins de fer* exprime la foi saint-simonienne de Berlioz en un progrès qui rapprocherait les hommes. Loin des scènes d'opéra, Mathias Vidal se révèle précieux chambriste, sensible et délicat dans la pastorale *Les champs*, qu'accompagne le pianiste Guillaume Coppola, ou vibrant de lyrisme dans *L'onde frémit*, difficile mélodie qui culmine par un contre-ut frissonnant de plaisir émis pianissimo en voix de tête. La jeune mezzo-soprano Victoire Bunel offre en soirée une troisième version de *La mort d'Ophélie*, accompagnée du Paris Mozart Orchestra que dirige Claire Gibault : mi-tragique, mi-ironique, la mélodieuse chanson se pare des couleurs mahlériennes qu'apportent les violons en sourdine.

Quadruphonie exaltante

Grandiose monument funéraire créé aux Invalides, le *Requiem* est exécuté pour nous dans la cour de cette institution dessinée par Mansart par la magie d'un décor virtuel. Sur instruments modernes, l'orchestre Appassionato, dirigé par Mathieu Herzog, s'y montre puissant sans être bruyant, malgré huit cornistes et neuf timbaliers. Orchestrés avec une attention scéniquement théâtralisée, les vastes mouvements choraux, confiés à plusieurs chœurs dont *Spirito*, sont abordés avec un *legato* qui en masque l'articulation et la compréhension. L'expérience quadruphonique est exaltante, les quatre ensembles de cuivres invisibles du public se fondant efficacement à l'orchestre sur scène. Le *Rex tremendae* vif et joyeux se chante comme une mélodie populaire, le balancement souple du *Lacrimosa* s'écoute comme une cantate amoureuse. Le si bémol en voix de poitrine du ténor Kevin Amiel ajoute au *Sanctus*



Le *Requiem* de Berlioz, dirigé par Mathieu Herzog, dans le décor virtuel de la cour des Invalides.

une bravoure peu en phase avec les notes suspendues de la flûte et les vibrations immatérielles des six cymbalistes.

Du monde au Balcon

Déjà entendue lors de l'édition 2016 dans le parc de Sassenage, la *Symphonie fantastique* réécrite par Arthur Lavandier n'a rien perdu de son joyeux hommage iconoclaste. Venue de Vinay, la fanfare Banda ViNoix ajoute à l'agitation populaire de la *Marche au supplice*. C'est cependant dans l'interprétation de *Lélio ou le retour à la vie* (second volet parfois négligé de la symphonie) que le collectif Le Balcon, dirigé par Maxime Pascal, est le plus convaincant. La présence du comédien Thibaut Thézan contribue à ce succès. Foin des récitateurs ennuyeux et compassés ! Ici, le personnage de Berlioz y vit sa passion avec l'ardeur désespérée d'un Hamlet répudiant Ophélie. Invisible, le ténor Josué Miranda chante la fameuse mélodie *L'onde frémit* sur fond de craquements de vieux 78 tours sans craquer son contre-ut à pleine voix. Le falsettiste Virgile Pellerin donne à la chanson du capitaine une ambiguïté toute actuelle. La longue *Fantaisie sur la tempête* vivifie une attention qui d'habitude confine au sommeil après deux heures de spectacle. ●

► **Symphonie fantastique, par le quatuor d'accordéons Aeolina :** samedi 20 septembre, à 16 h, au musée Hector Berlioz, à La Côte-Saint-André. Entrée libre. musees.isere.fr